

d'habits somptueux. On la rencontre quelquefois sous l'aspect sévère d'une veuve et quelquefois, elle chemine ornée des grâces de la jeunesse. C'est sous ces dernières formes que ces jours derniers elle arrachait de moi l'indiscret consentement de venir vous entretenir ce soir.

Le confesserai-je tout haut, je suis épris de ses charmes et j'ai résolu d'en faire le sujet de mon entretien.

Je m'empresse de vous faire connaître son nom qui ne vous est pas étranger : elle se nomme *Charité*.

La charité, dit Lacordaire, c'est le don de soi. Lorsqu'elle regarde Dieu, c'est le don de soi à Dieu ; lorsqu'elle regarde l'homme, c'est le don de soi à l'humanité." C'est l'amour, mais cet amour de l'imitation, qui porte à de grandes entreprises et soulève dans le cœur, le désir d'une perfection toujours plus haute.

Son origine, nous la demandons aux historiens, aux poètes, aux philosophes et aux moralistes de l'antiquité. Personne ne nous dira son nom, mais nous en découvrons le principe sous les formes de la pitié ou de la miséricorde.

Pourtant elle est sortie du sein de Dieu et sa fille, la charité est reine au ciel comme sur la terre ; reine du temps comme de l'éternité.

Pour ne m'occuper ici que de la charité de la fraternité, ne nous étonnons pas que l'antiquité n'en ait aperçu que le principe. Sans doute dans l'ordre naturel, l'homme aime ; il se donne à sa famille, il se donne à ses amis, il se donne à sa patrie ; car cette vertu coule en nous comme une source aussi simple et aussi naturelle que notre vie ; ne sommes-nous pas les membres d'une même famille, les enfants d'un même père et d'une seule maison ?

Mais l'homme aimait-il l'humanité ? Non. Et pourquoi ? Parce que l'homme n'aime pas l'homme ; il n'aime pas le travail ; il n'aime pas le partage de son bien ; c'est-à-dire qu'il n'aime pas ce qui constitue la fraternité.

L'homme n'aime pas l'homme, car il n'aime que la beauté. Or la beauté, cause unique de l'amour, est rare et passagère parmi nous. Elle n'appartient qu'à un très-petit nombre, et les êtres qui en sont le plus doués ne jouissent qu'un moment de leur couronne. Adorés un jour de leur vie, ils sentent bientôt la fragilité du don qui leur a été fait ; les adulateurs fuient à mesure que les années s'accablent, et quelquefois il n'est pas besoin des années. Le cœur épris violemment se détache avec rapidité et ces êtres qu'on a tant chéris arrivent à ne plus posséder d'eux mêmes et des autres que les reliques d'un songe.

Si donc la beauté est la cause de l'amour comment l'humanité serait-elle aimée ? A part le petit nombre qui la possède et avec tant d'imperfection, qu'est-ce que le reste ? Que voit l'homme autour de soi ? Des hommes non pas seulement dépourvus de la grâce et de la majesté de leur nature ; mais défigurés par le travail, avilis par les maux sans nombre, en qui l'œil ne découvre plus rien qu'une sorte de machine qui se meut.

L'homme n'aime pas le travail. Dès qu'il y a fatigue réelle d'esprit ou de corps, nous cherchons à la rejeter sur les autres autant que nous le pouvons. Le travail est une peine et pour l'accepter, quand l'amour nous manque, il ne nous faut pas moins que toute la force de la nécessité. Or l'homme manque d'amour à l'égard de l'homme ; et

l'horreur du travail, combiné avec la nécessité, lui inspire sans cesse l'idée et la tentation de la servitude pour autrui.

L'homme n'aime pas le partage de son bien. Ceux qui souffrent, ceux qui manquent du nécessaire, ceux qui travaillent avec peine pour soutenir leur famille à qui manque souvent le pain de chaque jour ; ceux qui vivent péniblement de la sueur de leur front, ne comprennent pas que le riche se plaise à accumuler des richesses, s'y attache et laisse près de lui souffrir son semblable ; ils ne comprennent pas qu'on puisse jouir, entourés de la misère et ne s'imaginent pas qu'on puisse avoir des accents joyeux au milieu des plaintes que pousse le malheur. Le pauvre ne comprend pas, dit un grand prédicateur, l'état de l'homme riche qui aime mieux enfouir que donner ; mais il en est ainsi. Il arrive même que le riche s'ennuie de l'être, qu'il n'en peut plus de sa fortune, qu'un immense dégoût le saisit ; il pourrait, ce semble, s'ouvrir une veine de joies en arrachant de la misère une famille ruinée, en favorisant un jeune homme qui ferait la gloire de son pays. Il n'aurait pas même besoin d'aller chercher le malheur ; le malheur monterait son escalier de lui-même ; il y monte à tout quart d'heure sans qu'on l'attendé ; mais la satiété, poussée jusqu'à la douleur, n'apprend pas encore à l'homme le secret de se dépouiller. Elle estime que l'honneur d'être plus riche que personne mérite bien d'être acheté par la souffrance.

Voilà la troisième source de la servitude substituée dans le monde ancien à la fraternité.

Combien donc l'homme est-il loin de la fraternité qui est le partage du cœur, du travail et des biens !

Concluons donc que l'on n'aime pas l'humanité par soi-même et que la philanthropie ne suffit pas à l'établissement de la *fraternité universelle*.

Non ; cette vertu de la charité n'existe pas dans la nature de l'homme déchu, et elle existe si peu que Jésus-Christ s'y reprit par trois fois pour imposer cette doctrine.

"Je vous donne, dit-il une fois, un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres." Une seconde fois il dit : "Si quelqu'un d'entre vous veut être le premier, qu'il soit le dernier ; et qui veut être le plus grand, qu'il soit votre serviteur, à l'exemple du fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir." Et une troisième fois : "Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume du ciel est à eux."

Aussi cette doctrine qui disait à l'homme d'aimer l'homme, lui qui ne l'aimait pas ; qui lui disait de servir, lui qui aime à être servi ; qui lui disait de donner son bien, lui qui avait horreur de se dépouiller, est-elle toute de Jésus-Christ.

Comment donc l'homme aimera-t-il l'homme qui est resté tel qu'il était, avec sa seule nature et son seul attrait ; puisque la beauté est la cause unique de l'amour, il faut donc que la religion chrétienne ait revêtu l'homme d'une beauté qu'il n'avait pas auparavant. Ah oui ! Et cette beauté qui nous laisse homme est pourtant divine ! Jésus-Christ, et c'est lui qui nous l'apprend, a mis sur nous sa propre figure, il a touché notre âme avec la sienne, il a fait de nous et de lui un seul être moral. Ce n'est plus nous, c'est lui qui vit en nous.